

Juif errant... Juif héraut

Première partie: De Lodz à Sidi-Bel-Abbès, un curieux chemin de Damas

Chapitre 4

1918. En quatre ans, les événements s'étaient succédés à une allure vertigineuse, qui contrastait étrangement avec l'enlèvement des soldats dans les tranchées de Verdun ou du Chemin des Dames. Pour la première fois dans l'histoire, les Allemands avaient utilisé des gaz asphyxiants contre l'armée française, tandis que les premiers "tanks" - anglais - apparaissaient sur les champs de bataille. Les Arméniens avaient perdu leur patrie: ils furent sauvagement massacrés par les Turcs, puis expulsés de l'Empire Ottoman moribond. Génocide. La moitié d'entre eux étaient morts, un million sur deux qu'ils étaient avant la guerre. Nous compatissions à leur douleur; nous étions peut-être les seuls, à cet endroit au moins, à pouvoir réellement les comprendre...

Les Etats-Unis étaient entrés dans la guerre, désormais mondiale pour la première fois de l'histoire. Pendant ces temps troublés, Sarah Bernhard et Rachel triomphaient sur les planches des théâtres européens. En Russie, où une partie des rescapés arméniens s'étaient réfugiés, la Révolution avait éclaté. Les Bolcheviques avaient pris le pouvoir. L'année suivante, ils avaient fusillé le Tsar, et toute sa famille.

Le 2 novembre 1917, un lord anglais, Arthur James Balfour, alors ministre des Affaires étrangères, avait rédigé la fameuse "Déclaration" qui portait son nom: il "envisageait favorablement l'établissement d'un Foyer National Juif en Palestine". 'Haïm Weizmann, chimiste réputé, chef du mouvement sioniste en Grande-Bretagne, avait fait valoir ses idées auprès de Lord Balfour. Un mois après cette "Déclaration", le général britannique Allenby chassait les Turcs de Jérusalem, et entra dans la vieille ville, à pied, à la tête de ses troupes.

Un autre général, polonais et fervent nationaliste, croupissait dans une prison à Magdebourg. Libéré et revenu à Varsovie le 11 novembre 1918, Pilsudski proclama le rétablissement de la République Polonaise, et fut nommé chef de l'Etat. Il ne se priva pas de le faire savoir, par la suite! Et l'on eut bientôt un avant-goût de ce que serait le culte de la personnalité qui devait tant marquer ces décennies. Mais jusque-là, Pilsudski était assez populaire parmi les Juifs qui n'avaient pas hésité à s'engager dans ses fameuses légions, pendant la guerre. C'était aussi sur son initiative qu'une section juive avait été créée au début du siècle au sein du PPS, le Parti Socialiste Polonais. Bref, à l'issue de la guerre, la Pologne avait de nouveau un nom, des

frontières – encore contestées –, un gouvernement, après deux siècles d'éclipse involontaire.

Comme partout en Europe, cette guerre eut de funestes conséquences. Beaucoup trop de morts, des millions de par le monde, pour conquérir si peu de mètres carrés convoités. Pourquoi donc les hommes sont-ils capables de tant d'incompréhensions réciproques, d'absurdités?

Kielce fut libérée le 1er novembre, et Lodz une quinzaine de jours plus tard. Tante Kaïla n'attendit pas plus longtemps. Son sang ne fit qu'un tour: la paix! Elle se précipita chez son père et vint nous chercher. C'est ainsi que nous repartîmes vers Lodz, avec ma jeune soeur, en compagnie de ma chère tante qui devenait – une fois encore – notre nouvelle mère. Je retournais à l'école, et au 'heder, pour rattraper tant bien que mal le retard accumulé en quatre ans d'absence! A l'école Jaroczynski, nous parlions désormais polonais...

La guerre reprit, contre l'Armée rouge d'abord, puis contre les Ukrainiens. J'avais considérablement grandi pendant mon séjour à la campagne, et je devais sans cesse montrer mes papiers aux policiers, pour prouver que je n'avais pas l'âge requis pour partir sur le front! J'en avais une peur invincible. On signa bientôt un traité, à Riga.

Pendant ce temps, on reconstruisait nos villes, et Lodz s'agrandissait. En 1820, ce n'était encore qu'un bourg d'à peine un millier d'habitants, dont déjà un tiers était juif! Un peu plus de quinze ans plus tard, on installait dans la ville la première filature à vapeur de l'industriel allemand Geyer. A la fin du siècle, on dénombrait plus de trois cent mille habitants, dont toujours un tiers de mes coreligionnaires! En 1920, la ville comptait plus de quatre cent cinquante mille habitants, avec une proportion de Juifs encore accrue.

La ville de mon enfance avait profondément changé. Les quartiers s'étaient développés sans concertation, sans plan bien défini, sans goût architectural – sinon pour quelques monuments de style néoclassique, encombrants et peu esthétiques. Dans la vallée de la Jasienica, de véritables taudis ouvriers jouxtaient les grandes fabriques qui appartenaient aux Allemands Scheibler ou Grohmann, et dont l'activité dominait la ville. Les Juifs figuraient aussi parmi les grands noms de l'industrie locale: Poznanski, 'Haïm Jacob Wislicki, Asher Cohen, les Frères Ettingon, Jacob Kastenber, Rozenblat et Zilberstein étaient les plus connus. Ces magnats, Juifs ou Allemands, se construisaient d'imposants palais à côté de leur entreprise. Ils se livraient à une quête effrénée du prestige, pour entrer dans le cercle élitiste de l'aristocratie russe ou polonaise, qui souriait avec condescendance et mépris devant ces nouveaux riches.

Pas moins de cent cinquante usines textiles fonctionnaient à Lodz! On n'avait pas hésité à qualifier la ville de "capitale du tissage de la laine et du coton", de "Manchester polonais" ou "d'Amérique de l'Europe de l'Est"! Dans les plus grandes unités, la main-d'œuvre polonaise ou allemande était majoritaire. Les Juifs les plus

religieux montaient leurs propres établissements, mais beaucoup préféraient néanmoins leur indépendance et employaient seulement une douzaine d'ouvriers dans de petits ateliers de confection. Il en existait des milliers. Des tisserands travaillaient même à domicile, pour le compte de plus grands patrons. Enfin, les Juifs constituaient un véritable réseau de vente, où chaque intermédiaire trouvait souvent difficilement de quoi se nourrir. Même les femmes et les enfants confectionnaient des cravates, des chapeaux, des rubans, ou brodaient les plus fins tissus. Rien d'étonnant donc à ce que l'on ait voulu me faire entrer dans cet empire du textile!

Après la guerre, les autorités polonaises n'accordèrent aucune subvention aux Juifs pour reconstruire les usines détruites. Or Lodz avait beaucoup souffert de la part des Allemands de la ville qui s'étaient joints à leurs compatriotes quand ils l'occupèrent. Mais nous étions déterminés, et bientôt le travail reprit de plus belle. Balut était désormais définitivement intégré à la municipalité de Lodz: notre existence comportait enfin un cachet officiel au regard de la grande ville. Or, si nous n'étions pas très compétitifs - à cause de notre artisanat pléthorique et misérable - nous possédions cependant le quasi-monopole de la confection et de la vente du prêt-à-porter. Alors, il fallait avancer...

A l'école Jaroczynski, j'avais accumulé un tel retard, à cause de la guerre, que je ne pouvais accéder aux classes supérieures où l'on dispensait, outre les matières habituelles, un enseignement technique et professionnel renommé. Indésirable, compte tenu de mon grand âge, je fus donc présenté pour devenir apprenti tailleur; c'était décidé, et de toute façon, c'était presque inévitable à cet endroit. Pourtant, quand j'arrivai dans l'atelier, je fus horrifié: les ouvriers juifs étaient nu-tête! Ils ne récitaient aucune bénédiction, ni le matin, ni pour les aliments, rien! Le soir même de ce premier jour d'apprentissage, scandalisé par une telle apostasie, je décidai de ne jamais remettre les pieds dans cet univers. Casquette résolument vissée sur la tête, agité par de nobles pensées religieuses, et de beaucoup moins nobles sentiments pour mes pairs, je regagnai la maison pour déclarer la guerre à quiconque oserait encore m'envoyer travailler là!

Tante Kaïla ne désarma pas: elle m'obtint une place chez un grand tailleur pour dames, où travaillait le fils d'une de ses amies. C'était pire encore! A la pause de midi, les ouvriers envoyaient les apprentis acheter de la charcuterie dans les boucheries polonaises: ils mangeaient du porc! Des Juifs! Ce fut un cauchemar, pour moi, au début. Mais je fus bien obligé de rester dans cette forteresse impie! Apprenti, donc, pendant trois ans.

Les deux premières années, on nous appelait les "Lern-Yingl". En hiver, nous devons affronter le froid et la nuit pour porter le charbon à l'atelier, afin de chauffer la pièce et les fers à repasser avant que le travail ne commence. Puis j'apprenais la confection des vêtements féminins, auprès d'habiles ouvriers. Les journées étaient terriblement longues, jusqu'à douze heures d'affilée, avec une légère pause pour le repas. Chaque jour, il nous fallait faire les courses à la boucherie et acheter de la kelbasa; c'était mon plus grave problème ! Puis, peu à peu, je finis par accepter

cette situation, et bientôt je goûtai, pour la première fois, la viande défendue, avec une profonde appréhension! Heureusement, je rentrais chaque soir à la maison; un privilège, quand on sait que beaucoup d'apprentis dormaient sur place, enroulés dans les pièces de tissu qu'ils avaient confectionnées le jour même!

La plupart des ouvriers étaient affiliés aux différents partis juifs ou polonais qui existaient alors. Et les apprentis n'échappaient pas à l'ardente propagande de leurs aînés. Dans notre atelier, on jugeait les bundistes trop révolutionnaires. Ils avaient été très actifs à Lodz lors des événements de 1905: les combats entre les ouvriers en grève et l'armée avaient été acharnés, et pour la première fois en Russie tsariste, on avait dressé des barricades. Hélas, les ouvriers s'étaient aussi déchirés entre eux... Des morts, encore - plus de quatre-vingts parmi les Juifs - pour si peu de victoires, pour une Douma, une assemblée soi-disant plus "démocratique", et une conscience révolutionnaire plus aiguë, trop chèrement acquises...

Dans notre atelier, on penchait plutôt du côté du parti des Poaleï Tsion, une combinaison des idéologies sioniste et socialiste. Ce mouvement, fondé en Russie vers 1890, s'était étendu à l'Empire Autrichien, aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne, l'Argentine et la Palestine. Une Union mondiale avait été créée en 1907, et nous étions fiers d'appartenir à un mouvement de grande envergure. C'était rassurant, au fond, devant tous ces événements qui agitaient constamment notre monde ouvrier. Nous avions même un représentant de notre parti au conseil municipal : Holenderski (le deuxième représentant de la communauté juive était un bundiste). Mais nous étions partagés entre les tendances favorables au bolchévisme, et celles résolument sionistes. Dans les fabriques, des Juifs religieux s'affiliaient au parti des 'Hassidim de Gur ou d'Alexandrov, mais ils n'étaient pas présents chez nous. D'ailleurs, je n'avais guère de connivence avec eux : notre école Jaroczynski était en train de prendre un tournant "réformiste", et j'étais encore très imprégné des valeurs et matières nouvelles que l'on m'y avait enseignées, tout en maintenant les principes les plus rigoureux et essentiels de notre religion. En trois ans d'apprentissage, ces principes brièvement inculqués à l'école subirent une singulière érosion! Je devins en tous points semblable, sans excès toutefois, aux ouvriers qui m'avaient horrifié par leur conduite lors de mon arrivée.

Je me souviens aussi que des Juifs tenaient une petite librairie en ville. On nous recommandait de ne jamais mettre les pieds chez eux, car ils vendaient des Nouveaux Testaments! On les appelait les "Neshumeh-'happer", des "trappeurs d'âmes", car ils cherchaient à nous convaincre que Jésus était bien le Messie d'Israël! Et toutes sortes de rumeurs couraient sur leur compte : on les accusait d'offrir de l'argent pour gagner des adeptes, et d'autres choses semblables. Mais je me refusais à les approcher. A nos yeux, ils étaient des traîtres, des renégats. J'étais juif, et rien au monde ne m'aurait fait changer d'avis, même si je mangeais le jour du Grand Pardon, comme cela m'était arrivé une fois pendant mon apprentissage (une nouvelle fois, j'éprouvais une honte épouvantable!)

Un semblant d'orgueil, ou d'ambition, me caressa doucement au sortir de ces trois

années. J'avais terminé ma dernière année de Zman-Yingl, décomposée en deux périodes de six mois ponctuées par les fêtes de Pâque et de Souccot (la fête des cabanes). J'étais désormais un "guezal", un ouvrier accompli.

Un ami, un peu plus âgé que moi, me proposa bientôt de fonder un atelier, à notre compte. J'acceptai; j'avais tout juste dix-neuf ans! Nous ne fîmes pas fortune, mais au moins étions-nous indépendants, et nous gagnions assez bien notre vie. Nous avions été très bien formés lors de notre apprentissage, et nous manions déjà l'aiguille avec une dextérité de vétéran! Bien sûr, nous ne résistâmes pas à la tentation de nous confectionner nos propres costumes. C'est ainsi que je déambulais bientôt dans les rues de Lodz, revêtu d'un somptueux manteau à col de fourrure, coiffé d'un chapeau melon, et muni d'une canne du plus chic effet! Dix-neuf ans... On m'avait même photographié, en ces temps prospères; mais j'ai perdu la photo, quelques années plus tard, au cours de mes pérégrinations en Europe.

Mon ami - et désormais associé - avait une soeur au doux nom de Reisel, affectueusement diminué (mais en réalité augmenté!) en Reisele. Sa mère était veuve; ils étaient cinq enfants à la maison, trois garçons et deux filles. Reisele était l'avant-dernière, mais elle occupa bientôt la toute première place de mon coeur. Si je dis qu'elle était belle, cela paraîtra banal. Pourtant... Dix-sept ans, fraîcheur d'âme et de formes, chevelure noire, yeux d'un bleu intense, rire d'enfant, candeur, aussi cultivée qu'on pouvait l'être à cet âge-là, en Pologne, en 1921, pour une jeune fille; aimable et éprise, bientôt femme. Belle, donc. Reisele...

Quel fossé entre ce temps de ma jeunesse, et celui de mon "arrière-génération". Nous n'aurions jamais imaginé à cette époque aller plus loin qu'une sortie entre amis. Tout au plus se risquait-on à un baiser fugace. Aussi profitions-nous de toutes les occasions possibles pour nous voir, par pure amitié... mêlée d'amour. Nous allions manger des beigele'h, des sortes de couronnes grillées saupoudrées de sel et garnies de saucisses (cacher!), accompagnées d'une bonne bière. Nous nous rendions régulièrement au théâtre juif pour voir les pièces jouées en yiddish: Dovid et Golias (David et Goliath), l'une des plus anciennes écrite dans cette langue, Der Meshugener Philosoph (le philosophe fou!), La Princesse Czardasz, le Dibbouk, La chaîne d'or...

Nous parlions beaucoup de nos lectures respectives : nous découvrions alors les grands auteurs de notre petit monde: Sholem Alei'hem et son pétillant "Tévié le Laitier", Mendele Mo'her Seforim et ses remarques incisives et colorées sur nos personnages les plus communs (Fichké le boiteux), ou "Moïché le voleur" de Shalom Asch. Nous lisions aussi des ouvrages français, traduits en yiddish. Parmi eux, je crois que les romans de Jules Verne: "Le tour du monde en quatre-vingts jours" et "Cinq semaines en ballon", furent sans doute les plus lus par notre génération!

J'aimais particulièrement aller au cinéma, non pas tant pour y voir des films américains, que pour écouter la musique jouée par l'orchestre qui accompagnait les images muettes. C'était ma passion. Mais ce n'était rien encore: entre chaque film, il n'était pas rare d'écouter un véritable concert! Et nous nous laissions ainsi bercer

par les romantiques mélodies du siècle dernier! Plus jeune, j'étais à ce point démangé par ce virus, que je n'hésitais pas à aller écouter les concerts de musique militaire! Cela m'avait valu une formidable correction: fasciné par les instruments, j'étais resté planté pendant des heures à regarder jouer les musiciens en uniforme, au point d'en oublier de rentrer chez moi!

La famille de Reisele, sa mère surtout, ne voyait pas toujours d'un bon oeil nos sorties, trop fréquentes à son goût. Cela s'envenima, et ce fut même une occasion de dispute. Nous étions fâchés: Reisele, plus sage, préconisait la prudence, mais je me sentais libre, avec bonne conscience, au regard de qui le voudrait! A cette époque, les rabbins jouaient un rôle social très étendu. Dans une circonstance comme celle-ci, c'était le rabbin que nous allions voir, pour éclaircir nos problèmes, ou pour régler nos différends. Chaque famille avait son rabbin, un peu comme on choisit aujourd'hui un médecin. Or le rabbin de la famille de Reisele, Rebbe Akiva, était un homme très compréhensif. Aussi allais-je le trouver, sans crainte aucune, pour lui soumettre notre problème. Il m'écouta avec attention, et me posa quelques questions sur la nature de notre relation. Je lui assurai - c'était la vérité - que rien n'avait entaché notre liaison, et que j'envisageais très sincèrement de me marier avec ma fiancée, dès que possible! Le rabbin alla trouver la mère de Reisele, et sans que je sache jamais ce qu'il put dire, le problème fut réglé; et nous pûmes nous voir, réconciliés, sans que rien ne nous séparât à nouveau.

En ces temps bénis vint aussi le moment - tant redouté - de me faire enregistrer pour être incorporé dans l'armée polonaise. Je ne voulais pas y aller. J'avais peur. La guerre était encore si proche. Je décidai donc de partir, sans rien dire à personne, pas même à ma chère Reisele. Je comptais lui écrire de me rejoindre, dès que ma situation se stabiliserait. Seul mon meilleur ami fut dans le coup, lui aussi prêt à partir pour rejoindre l'un de ses frères à Berlin. Je commençai à économiser de l'argent: chaque semaine, je changeais mon argent polonais contre cinq dollars américains. Je me constituai ainsi un bon pécule pour affronter le grand voyage. Pour mieux dissimuler cet argent, je me fabriquai plusieurs petites poches dans la doublure de mes vêtements.

La veille de mon départ, je me rendis au cimetière, sur la tombe de mon père. Je savais que ma famille viendrait à cet endroit le lendemain, jour anniversaire de la mort de mon père. Sur une feuille, j'écrivis ces quelques mots: "Je m'en vais, je vous écrirai..." et je signai en tremblant. Je n'ai plus jamais revu ma famille... C'était en 1924, l'automne planait sur notre immense plaine.

Je suis retourné dans ce même cimetière, plus de soixante ans après mon départ, et j'ai retrouvé la tombe de mon père, malgré les bouleversements que cet endroit a connus au cours des dernières décennies. Il est maintenant très bien organisé, découpé en ruelles signalées par des lettres. Dans la foule des Pokrzywa (c'était un nom très courant), j'ai identifié mon père: un lion dessiné sur la tombe, symbole de la tribu de Juda, son prénom hébreu, Tsvi, et polonais, Herszel, ses dates de naissance et de décès (mon père était mort à l'âge de trente cinq ans), tous ces détails m'ont permis d'être sûr d'être au bon endroit. Il fut l'un des rares de la

famille à avoir une tombe – intacte – à Lodz...

Pour franchir la frontière avec l'Allemagne, il fallait trouver un szmügler, un passeur juif. Nous en avons trouvé un qui demandait quinze dollars, ce qui nous semblait raisonnable. Mais nous avons entendu que ces passeurs n'étaient pas très fiables: ils abandonnaient parfois leurs clients dans des endroits sordides, sans même qu'ils aient passé la frontière.

Pour nous prémunir contre ce danger, on nous avait conseillé de laisser la moitié d'une photo et l'argent à un ami à Lodz, et de ne donner l'autre moitié de la photo au szmügler, qu'une fois la frontière franchie. Ainsi, muni de cette preuve, il pouvait récupérer l'argent chez le détenteur de l'autre partie de la photographie.

Notre passeur nous amena d'abord à Katowice, puis nous gagnâmes la frontière, non loin d'Owiecim, un village qui deviendra tristement célèbre, plus connu sous le nom d'Auschwitz. Là, nous sommes restés chez une famille de paysans en attendant le milieu de la nuit. Puis le fermier attela ses deux chevaux à sa charrette louée par notre passeur. Il nous indiqua l'endroit où nous devions nous coucher, pour passer la limite fatidique qui nous séparait de l'Allemagne. Le plancher de cette charrette avait été préalablement percé de quelques trous afin que nous puissions respirer. Nous nous allongeâmes donc, le visage soigneusement ajusté à la hauteur des trous, et nous fûmes recouverts de planches, puis de tout un chargement de foin. Peu après minuit, notre convoi s'ébranlait lentement, au pas lourd des chevaux; enfermés dans notre double fond, nous nous dirigeons vers la frontière.

Les douaniers furent surpris de voir arriver ce chargement de foin à une heure aussi incongrue. Avec leurs sabres, ils frappèrent vigoureusement le bois des planches qui nous surplombaient. En repensant à ces instants, j'entends encore ces coups qui résonnèrent à nos oreilles et nous firent frissonner! Nous franchîmes la frontière sans autre tracas, et peu avant cinq heures du matin, nous arrivions à destination. Comme le passeur ne voulait pas que l'on nous vît sortir de notre cache, il nous fit débarquer à l'orée d'un bois, près d'un village. Nous lui donnâmes le précieux gage qu'il devait rendre à notre ami, puis il nous laissa seuls. Nous entrâmes alors dans la forêt pour nous cacher; nous avons peur. Je crois qu'à cet instant, nous avons vraiment mesuré l'étendue de notre entreprise : nous n'avons aucun papiers, nous ne parlons pas allemand, même si nous parvenions à le comprendre un peu, et nous étions résolument seuls, sans personne pour nous conduire dans cet immense pays inconnu.

Nous étions cependant décidés à aller jusqu'au bout, et nous sommes repartis assez rapidement, à travers bois, pour gagner si possible une ville pourvue d'une gare. Après une très longue marche, nous sommes arrivés, le soir, à Breslau. Là, nous sommes allés directement chez un cordonnier juif dont on nous avait donné l'adresse à Lodz. Nous lui avons donné de l'argent, et nous lui avons demandé d'aller à la gare acheter des billets de troisième classe pour Berlin. Il revint vite, heureux de nous avoir rendu ce service, un léger sourire en coin. Nous partîmes

aussitôt.

Dans le train - un immense train à vapeur - les contrôleurs accomplissaient scrupuleusement leur travail, avec des sourires aimables et des paroles de politesse. Nous les regardions avec assurance, et nous leur tendîmes fièrement nos billets, sans prononcer un seul mot, ce qui nous eût été fatal! Mais les visages des contrôleurs s'empourprèrent. Ils nous firent signe de déguerpir au plus vite dans le wagon voisin, en arborant quatre doigts explicites: le cordonnier nous avait acheté un billet de quatrième classe, pour conserver la modique somme équivalant à la différence d'avec celui de troisième classe! Il fallut donc nous accommoder des sièges en bois! Mais comme disaient les plus pauvres, cela ne nous empêcha pas d'arriver à la même vitesse que les autres passagers...